VOL. XLIV — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, MERCREDI, 22 SEPTEMBRE 1915 — No. 47

ABONNEMENTS
Canada.......... $1.00 par année
Etats-Unis........ 1.50 " "
Europe.......... 2.50 " "

Tarif des Annonces
1ère insertion, par ligne... 12 cents
Chaque insertion subséquente 8 cents

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

REDACTEUR-EN-CHEF: NOEL BERNIER

LE MANITOBA
EST PUBLIÉ ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCREDIS
PAR
ANT. GAUVIN
IMPRIMEUR

Toutes communications concernant le journal ou l'imprimerie devront être adressées:
Le Manitoba
42 Avenue Provencher,
Saint-Boniface, Man.
Téléphone: Main 3377.

LE "FREE PRESS"

Nous reproduisons plus bas quelques lignes d'un article du *Free Press* de mercredi matin. Tout l'article est une charge à fond de train contre les catholiques; et il finit par une menace Nous en citons un extrait significatif. On verra en face de quoi les catholiques se trouveront bientôt si l'opinion du *Free Press* prévaut dans le parti libéral.

Le *Free Press* pouvait d'autant plus se passer de cette attaque brutale que l'article de la *Liberté* auquel il prétend répondre était d'une bénignité considérable. A ce *Free Press* méprisable qui avait une fois de plus trompé sciemment ses lecteurs au sujet des écoles bilingues, la *Liberté* avait donné avec mansuétude une *explication amicale;* elle avait ajouté que le *Free Press* était un journal *fier;* elle demandait à cette fierté de ne pas blesser notre propre fierté à nous; elle invitait le grand journal *à travailler ensemble au progrès de ce pays et à l'établissement de la paix dans toutes les sphères ;* bref, il y avait dans tout le morceau le désir évident de ne pas casser même le plus petit carreau de vitre. C'était une démarche diplomatique, en règle ! — Autant haranguer la lune.

Nous espérons que la *Liberté* en restera là de ses essais de style en douceur pour parler au *Free Press.*

Non, le *Free Press* n'est pas un journal *fier;* c'est, au contraire, un journal bas, mesquin, tout pétri de duplicité. Les catholiques ne gagneront rien à lui donner des *explications amicales,* car il n'est pas un *ami* mais un ennemi—un ennemi déclaré, irréconciliable. Au lieu de le ménager, même avec les meilleures intentions du monde, on doit lui faire une guerre de coups de poings et de coups de pied. Le jour où les catholiques de la province se décideront une fois pour toutes à faire savoir au chef du parti libéral que cette feuille doit changer de ton, ce jour-là le *Free Press* aura du plomb dans l'aile. Il n'y a pas un parti qui puisse s'aliéner longtemps le vote catholique en cette province. Le gouvernement Norris, tout flambant neuf qu'il est, pourrait, malgré sa force apparente, en faire l'expérience.

Pour le moment, c'est aux libéraux catholiques à dire s'ils laisseront sans s'insurger le *Free Press* pourchasser notre foi et ses méthodes d'enseignement. Nous attendons d'eux un acte de courage.

La parole est à ces messieurs.

NOËL BERNIER.

Menaces aux Catholiques!

Le *Free Press,* le porte-parole du gouvernement Norris dans la presse, publiait les lignes suivantes, mercredi dernier, le 15 septembre :

"En vue de la conduite de la *Liberté,* le *Free Press* désire dire clairement et sans équivoque que non seulement il n'approuve pas mais désapprouve carrément le fait de donner un caractère ecclésiastique à aucune école publique dans la province du Manitoba. Le *Free Press* désapprouve qu'on place une école publique dans une bâtisse de couvent et dans toute autre bâtisse d'un caractère nettement religieux ou confessionnel. Et, de plus, le *Free Press* désapprouve l'emploi dans aucune école publique de la province d'instituteurs portant un costume ou vêtement religieux distinctif ou l'apposition de crucifix aux murs d'aucune école publique du Manitoba.

"Il est à espérer que la *Liberté* connaît maintenant parfaitement les vues du *Free Press* au sujet de l'atmosphère ecclésiastique qui existe et qu'on maintient dans les écoles françaises de couvents — ce qui est un aspect de ces écoles françaises de couvents bien différent de la "qualité pédagogique" de l'enseignement qui s'y donne.

"Il y a de bonnes raisons de croire que le bail de bâtisses de couvents pour fins d'école publique, l'emploi d'instituteurs portant un vêtement religieux distinctif, etc., sont contraires à l'Acte des Ecoles Publiques de cette province. Si à cause de la complexité de la question scolaire dans cette province, ou à cause des nombreux problèmes qui demandaient urgente et immédiate attention, la question du status des écoles de couvent n'a pas attiré l'attention générale, il n'est pas sage pour la *Liberté* d'assumer que c'est à cause de la satisfaction générale que donne ce status. Et si, en vérité, la *Liberté* désire que le status de ces écoles devienne l'objet d'une agitation, elle ne peut y arriver mieux qu'en prétendant publiquement que ce status rencontre l'approbation générale."

S. A. R. LE DUC DE CONNAUGHT

Le duc de Connaught, gouverneur-général du Canada a fait ce matin l'inspection de troupes à Winnipeg.

De l'argent et du crédit en abondance

L'Honorable M. Whyte, ministre des Finances dans le gouvernement du Canada, vient de faire un enquête qui prouve que tout l'argent et tout le crédit nécessaire au commerce du grain sont abondants : "Si les cultivateurs vendent immédiatement, ce n'est pas faute de pouvoir obtenir du crédit; le ministre des Finances s'est adressé aux banques, lesquelles sont abondamment pourvues de fonds pour quiconque a du grain chez lui; les banques ont même la permission de prendre le grain comme garantie, pourvu que ce grain demeure en possession du cultivateur."

Nous ajoutons que les événements confirment ce que dit M. Whyte. Le mouvement du grain se fait lentement, très lentement, bien que la récolte soit énorme. Ce qui montre clairement que les milliers de cultivateurs, dans les trois provinces de l'ouest, refusent de s'en laisser imposer par la Spéculation et se font accommoder par les banques; ils attendront pour vendre leur grain que le prix du blé soit plus satisfaisant. En attendant que les cultivateurs puissent s'organiser en groupes assez forts pour faire face aux spéculateurs le meilleur conseil qu'on puisse leur donner, c'est de garder leur grain chez eux aussi longtemps qu'ils le pourront. Le prix du blé va sûrement monter cet hiver et le printemps prochain.

Les cultivateurs ne désirent pas un prix exorbitant pour leurs marchandises, mais ils ont droit à un prix raisonnable.

Nos abonnés en retard voudront bien nous faire parvenir sans plus de délai les montants qu'ils nous doivent pour le service du journal.

LE REFERENDUM

Le referendum sur le *Macdonald Act* n'aura lieu qu'au mois de mars prochain—par décision du parti libéral réuni en caucus lundi soir à Winnipeg.

Nepotisme

Le gouvernement Norris jette les employés conservateurs à la porte sans aucune miséricorde—par fournées.

L'un des nôtres, M. Joseph Burke, employé en chef à l'Immigration, a reçu son billet de congé lundi matin. Il n'a pas même reçu un avis de trente jours, lui qui est là depuis quinze ans ! Et son successeur sera un certain Winkler, frère du ministre de l'Agriculture. Le ministre de l'Agriculture donne aussi une place à l'un de ses fils, au collège de St-Vital.

Cependant avant les élections l'Hon. M. Winkler prétendait ne vouloir travailler que pour la patrie. Sans doute il est de l'avis de ce poète qui a dit que la patrie c'est la famille !

Vous en verrez bien d'autres, électeurs ! Et votre ahurissement ne fait que commencer.

Sir Wilfrid Laurier

Sir Wilfrid Laurier est à peu près complètement remis de l'opération qu'il a dû subir la semaine dernière à Ottawa. Le chef de l'Opposition avait un abcès dans la machoire depuis plusieurs années, ce qui le faisait souffrir considérablement. Les dépêches nous disent que sir Wilfrid a recommencé à travailler. Il peut dicter ses lettres et recevoir quelques amis. Sir Robert Borden et lady Borden l'ont visité il y a quelques jours et lui ont apporté des fleurs.

Tous les Canadiens souhaitent un prompt rétablissement au chef du parti libéral.

L'Enquete preliminaire

Le procès des anciens ministres se poursuit, assez tranquillement jusqu'ici, en cour de police, sous la présidence du magistrat Macdonald. Il n'y a encore eu qu'un témoin d'entendu : l'architecte Horwood. M. R. A. Bonnar, C.R., agissant pour la Couronne, a pris plusieurs jours pour examiner Horwood. La Défense, conduite par M. E. F. B. Johnson, C.R., l'éminent criminaliste de Toronto, a entrepris Horwood depuis lundi matin. Horwood a admis pour sa part plusieurs crimes : parjure, faux en écritures, conspiration pour frauder l'Etat, etc., mais il prétend qu'il était sous le contrôle des ministres accusés.

La bataille légale commencée sera formidable. Les avocats, des deux côtés, ressemblent à deux bataillons. En arrière d'eux sont assis les anciens ministres qui suivent avec un intense intérêt toute la procédure.

M. Johnston est parti hier pour Toronto et reviendra pour les assises.

Hommage a d'illustres morts

(L'Evénement)

La *Presse* a eu l'heureuse idée de rappeler, le jour même des funérailles de feu sir Charles Boucher de Boucherville, que c'est à cet illustre défunt que la province de Québec doit la fondation de son Conseil de l'Instruction publique. qui, il y a déjà longtemps, vint si heureusement soustraire les problèmes de l'éducation aux intrigues de la politique.

Certes, sir Charles a fait beaucoup pour son pays et pour sa race, mais n'y eût-il dans sa vie publique que cette bonne action à enregistrer, qu'il devrait encore être considéré comme un sage politique et un homme d'état. A de Boucherville nous devons d'avoir institué le premier et le plus solide rempart contre les assauts du libéralisme et du radicalisme qui ont été livrés depuis à nos institutions d'enseignement.

* * *

La mort de M. Ernest Gagnon, musicien, littérateur et fidèle employé de l'état, enlève à Québec l'un de ses citoyens les plus distingués et un artiste de la plus belle inspiration. M. Gagnon a été emporté hier, après quelques heures de maladie, à l'âge de 80 ans.

Pendant plus de trente ans, on a pu le voir, toujours assidu, toujours actif, toujours affable, dans les bureaux du département des travaux publics. Il n'y a guère qu'une dizaine d'années qu'il a quitté son poste de secrétaire du département, lorsque sa santé commençait à décroître. Il emportait dans sa retraite l'estime et l'affection de ses chefs, l'admiration de ses compagnons de travail.

Mais si M. Ernest Gagnon était apprécié justement comme parfait fonctionnaire, on peut dire qu'il fut vraiment populaire comme musicien et l'idole d'un cercle d'intimes qui ne se consoleront pas de sa perte. Non seulement était-il autrefois fort goûté comme organiste de l'église St-Jean-Baptiste d'abord, puis de la Cathédrale, position qu'il remplissait avant le titulaire actuel, son frère, M. Gustave Gagnon, mais il était depuis longtemps l'un des auteurs les plus aimés du Canada français, nous pouvons bien dire son chansonnier national.

ILE DU PRINCE-EDOUARD

LE GOUVERNEMENT CONSERVATEUR MAINTENU AU POUVOIR.

(La Patrie)

Si le gouvernement Mathieson n'a pas complètement écrasé ses adversaires, il sort du moins du conflit avec tous les honneurs de la guerre. Sa majorité, sans être très forte, sera suffisante pour administrer efficacement les affaires de la province.

Nos prévisions se sont réalisées. On sait que les libéraux faisaient un crime aux conservateurs d'avoir permis la circulation des automobiles sur l'Ile et de ne pas avoir adopté des mesures de rigueur au sujet de la vente des boissons alcooliques. Ils leur reprochaient également d'avoir indûment favorisé les capitalistes dans l'exploitation des champs huitiers. Ces accusations n'ont pas manqué de priver les conservateurs des sympathies d'un grand nombre d'électeurs.

Comme nos libéraux sont en train de le faire dans notre province au sujet de la participation du Canada à la guerre, les libéraux de l'île du Prince Edouard ont exploité l'ignorance et les préjugés du peuple. Il faut espérer que le bon sens de nos compatriotes en seront quittes pour leurs frais.

Il ne semble pas possible, n'est-ce pas, que, en pleine vague de progrès, l'on trouve quelque part au Canada des gens disposés à proscrire l'usage des automobiles.

Eh bien, c'est ce qui existe sur l'Ile du Prince Edouard, et l'on a vu les libéraux chercher à tirer profit du mécontentement créé au sein de la population agricole.

Pour obtenir un avantage politique quelconque, les amis du *Soleil* peuvent évidemment commettre n'importe quelle bassesse ou n'importe quelle indignité.

LA SITUATION

(L'Action Catholique)

Une certaine partie du public est portée à s'énerver au sujet de la situation actuelle sur les champs de bataille. Les dépêches sont d'un laconisme qui ne satisfait pas la curiosité, et les nouvelles que la censure laisse parvenir au grand public ne laissent entrevoir aucune issue prochaine de la lutte qui se poursuit.

Nous comprenons l'impatience des uns, et, jusqu'à un certain point, le découragement des autres ; les moment difficiles paraissent toujours longs, et il est naturel qu'on veuille abréger leur durée. Un moment de réflexion fera cependant paraître la situation un peu plus normale, si tant est qu'on puisse appeler normal un état de choses comme celui que nous traversons.

Comme le disait avec autant de brièveté que de justesse un de nos distingués correspondants, ces jours derniers; jusqu'ici on a su durer, et durer, c'est la victoire.

Voilà un mot très juste : Durer, c'est la victoire.

Il y a un an, c'est l'Angleterre, c'est la France qui subissaient l'effort sous lequel la Russie ploie momentanément aujourd'hui. On se rappelle la fameuse course à la mer durant laquelle les armées en présence s'épuisaient en combats surhumains. La supériorité écrasante de celle du Kaiser lui valut l'occupation d'Anvers et la presque totalité du littoral belge. Il semblait aux pessimistes que l'armée anglo-franco-belge allait être refoulée jusqu'à la Seine, et peut-être au delà. Elle s'est arrêtée sur l'Yser ; elle s'est cramponnée à l'Aisne; elle a continué à couvrir les villes de l'est d'une muraille de baïonnettes et de canons infranchissable. Elle a même pu, malgré la difficulté de la tâche qui lui incombait, reprendre la marche en avant, et s'emparer de positions telles que Notre-Dame de Lorette, le Labyrinthe, le Hartman-Weikeraupt, et quelques autres dont les formidables défenses peuvent certes se comparer à celles des forteresses russes tombées récemment aux mains de Hindenburg et de Mackensen.

Et dans quelles conditions a-t-elle fait cela ?

Ecoutons la déclaration de Lloyd-George, que les journaux rapportaient hier : "Les empires centraux sont encore supérieurs en matériel et en munitions de guerre...."

Si donc, malgré l'infériorité que leur ont créé la surprise et le manque de préparation, les Alliés n'ont pas été écrasés par le premier choc, et peuvent tenir, depuis de longs mois, leurs adversaires victorieusement en échec, il n'y a aucune raison pour qu'ils ne puissent faire plus et mieux le jour où la supériorité en matériel et en munitions de guerre sera passée de leur côté.

Or, sont-ils en mesure de s'assurer cette supériorité ?

Personne ne saurait raisonnablement en douter.

La France, l'Angleterre, la Russie et l'Italie peuvent mettre en ligne plus d'hommes que leurs adversaires. Toutes, et même la Russie, sont beaucoup plus libres de leurs mouvements, puisqu'elles ont accès à la mer, et qu'elles sont maîtresses de la mer. A ces avantages, déjà presque décisifs, on peut ajouter la richesse qui leur permet de payer ce qu'elles ont toute facilité d'aller acheter. Dès lors, pourquoi ne pourraient-elles pas égaler, puis surpasser leurs ennemis en matériel et en munition de guerre ?

L'effort allemand ne peut guère augmenter; il est déjà rendu à son maximum. Celui des Alliés n'est qu'à ses débuts ; on en a la preuve dans les fabriques de munitions qu'on est à établir au Canada, et qui n'ont encore donné aucun rendement. On peut donc prévoir que le jour n'est pas éloigné où les Alliés, enfin en possession des moyens qui leur permettront d'agir efficacement, pourront commencer l'offensive qui mettra fin à la guerre en les menant à la victoire.

En attendant, la question est, pour eux, de durer sans s'user; et ils y réussissent assez bien puisque, en France, les hommes de 45 ans n'ont pas encore été appelés sous les drapeaux, pendant qu'en Allemagne, ceux de 54 ans y sont déjà depuis quelques semaines.

La victoire est donc certaine; il s'agit seulement de ne pas la compromettre par trop de précipitation ou par trop d'impatience; et c'est ce à quoi chefs d'armée et gouvernants s'entendent très bien. Kitchener répondait à ceux qui l'interrogeaient l'année dernière sur la durée probable de la guerre : Je sais qu'elle commencera au printemps, mais je ne puis dire quand elle finira. Joffre disait de même aux curieux : Pour le moment je me borne à grignoter les Allemands. C'est que l'on sait ce que l'on peut, et que l'on sait où on va ; et comme on paraît y aller par le chemin le plus sûr possible, nous ne voyons pas quelle raison il y aurait de s'alarmer.

Tout ira bien pourvu que chacun fasse son possible.

L'EFFORT BRITANNIQUE

(La Presse)

Les importants discours que viennent de prononcer le premier ministre Asquith, à la Chambre des Communes, et le comte Kitchener, à la Chambre des Lords, révèlent à la fois les sacrifices énormes encourus jusqu'ici par le Royaume-Uni dans le conflit européen actuel et son inébranlable résolution de ne rien épargner pour triompher de tous les obstacles, abattre le militarisme teuton et rétablir dans le monde civilisé le règne de la justice et de la liberté.

M. Asquith a cité des chiffres relatifs aux dépenses de la guerre. En moyenne par jour, du premier avril à la fin de juin, les dépenses se montaient à 2,700,000 livres ; du premier juillet au 17, à 3,000,000 de livres ; du 18 juillet au 11 septembre, à 3,500,000 livres. En chiffres ronds, on obtient pour cette période une somme globale de 500,000,000 de livres. On a remboursé 50,000,000 de livres à la Banque d'Angleterre, on a prêté 30,000,000 de livres aux gouvernements étrangers et 28,000,000 aux gouvernements coloniaux.

M. Asquith croit que les dépenses brutes hebdomadaires ne dépasseront plus désormais £35,000,000 et que le vote des nouveaux crédits suffira au pays jusqu'à la troisième semaine de novembre. Il a proposé, hier, pour la septième fois depuis le commencement des hostilités, l'adoption de crédits de 250,000,000 de livres ($1,250,000,000), ce qui porte le chiffre global des crédits votés à 1,262,700,000 livres ($6,310,000,000). Il a aussi annoncé qu'on a enrégimenté près de t rois millions de recrues.

Voilà des chiffres qui confondent les critiques tentés d'accuser l'Angleterre de ne pas faire sa part dans la lutte des Alliés contre le colosse austro-allemand.

De son côté, le Secrétaire de la Guerre a particulièrement mis en lumière la rude tâche accomplie par les Russes et par les Italiens. L'armée du Tsar, a-t-il dit, reste une unité puissante et invincible.

Quant à l'Angleterre, le comte Kitchener affirme qu'elle saura s'imposer tous les sacrifices nécessaires pour mener à bonne fin le conflit dans lequel elle est engagée.

Tous les citoyens de l'Empire se réjouiront de constater que M. Asquith et le Secrétaire de la Guerre sont de plus en plus confiants dans l'issue du grand conflit et qu'ils sont fermement décidés à soutenir jusqu'à la victoire le gigantesque effort britannique.

LA GUERRE

Paris, 16.—Combats d'artillerie à plusieurs points.

* * *

Sur le front est, le général Von Hindenburg éprouve maintenant de grandes difficultés à avancer ; en Galicie les Russes refont manifestement leur situation.

* * *

"Les Allemands paraissent avoir donné leur gros effort," (Lord Kitchener, hier, à la Chambre des Lords.)

* * *

Le premier ministre d'Angleterre dit que 3,000,000 d'hommes se sont enrôlés dans l'empire.

* * *

Les gouvernements anglais et français négocient un emprunt de un billion de piastres à New-York; succès à peu près assuré.

* * *

Paris, 17.—Combats d'artillerie toujours sur le front ouest.

* * *

Sur le front est, l'armée austro-allemande de Galicie est forcée de retraverser la rivière Stripa; le Czar appelle sous les drapeaux une nouvelle et très nombreuse armée.

* * *

La France lève aussi une nouvelle armée.

* * *

Un relevé officiel montre que toutes les industries des Etats-Unis ont largement prospéré durant la guerre.

* * *

Paris, 18.—Duels d'artillerie.

* * *

Les Allemands percent la ligne de défense russe et traverse le chemin de fer Dvinsk-Vilna.

* * *

L'emprunt anglo-français à New-York est vivement combattu, mais réussira probablement.

* * *

Paris, 20.—Combats d'artillerie toujours; trois attaques allemandes repoussées entre l'Aisne et la Marne.

* * *

Les puissances de l'Entente ont envoyé à la Bulgarie une note lui demandant de se prononcer; le document n'est pas sous forme d'ultimatum, mais il est destiné à faire sortir définitivement la Bulgarie de sa neutralité trop habile. La situation des Balkans devient aigue.

* * *

Berlin annonce la prise de Vilna par Von Hindenburg.

* * *

En Galicie les Autrichiens retraitent.

* * *

Rien de saillant sur le front austro-italien.

* * *

Paris, 21.—Front ouest: nombreux combats d'artillerie; aussi guerre de mines et de grenades.

* * *

Les Allemands prennent Vilna et cherchent à cerner l'armée russe. L'état-major russe croit que l'armée russe pourra retraiter en lieu sûr et rejoindre une nouvelle ligne de défense.

* * *

La Bulgarie cause de vives inquiétudes aux Alliés par sa conduite depuis quelques jours. La situation balkanique pourrait bien se définir d'ici à quelques jours.

* * *

Paris, 22.—Combats d'artillerie partout. Un bulletin officiel paru hier soir à Paris dit que la canonnade continue des Français a causé de très sérieux dommages aux Allemands; ce bombardement prouve aussi que la France a les munitions dont elle a besoin.

* * *

La Serbie se prépare à résister à la Bulgarie si celle-ci entre dans le conflit.

* * *

Rien de nouveau sur la guerre austro-italienne ou les Dardanelles.

CANADA ET RUSSIE

LE COMMERCE D'IMPORTATION DE CES DEUX PAYS EVOLUE DIVERSEMENT.—L'OUVERTURE POSSIBLE D'UN NOUVEAU DEBOUCHE AUX PRODUITS CANADIENS.

Depuis l'explosion des hostilités, on a itérativement préconisé la possibilité de l'ouverture du marché russe aux produits canadiens et l'on a exprimé l'espoir que, bientôt, les exportations canadiennes en Russie pourraient être considérablement accrues. Un relevé des importations russes, pour l'exercice financier prenant fin le 31 décembre 1912—dernière année pour laquelle des statistiques complètes nous sont fournies—a été établi par le ministère fédéral canadien du Commerce, et nous groupons dans le tableau suivant les principaux produits d'importation russe ainsi que les chiffres (en nombre rond) qu'ils ont atteints durant l'exercice considéré par la statistique que nous avons sous les yeux :

Provisions de bouche et animaux	$115,000,000
Produits animaux et leurs dérivés	45,000,000
Bois, objets en bois et de vannerie..	23,000,000
Articles en potterie .. .	15,000,000
Bitumineux, résine, etc..	52,000,000
Produits chimiques, drogues et matières colorantes	28,000,000
Minerais, métaux et produits métalliques	155,000,000
Papier et articles de typographie..	17,000,000
Textiles et filés..	140,000,000
Confection, menus articles, etc.	9,000,000

Les importations totales de toute provenance se chiffrent par environ $600,000,000. Comparativement, ce chiffre d'importations est minime. Durant l'exercice expiré le 31 mars dernier, les importations canadiennes, pour la consommation, se sont élevées à $675,000,000. Bien que la population du Canada ne représente pas le vingtième de la population de la Russie, nos importations ont excédé celles de ce pays pendant la période correspondant, ou à peu près, à celle que nous examinons actuellement.

Le commerce actuel d'importation de la Russie ne devrait pas être l'unique sujet d'émulation de nos manufacturiers canadiens. Tandis que les importations annuelles du Canada décroissent, les importations de la Russie augmentent considérablement, particulièrement depuis le commencement de la guerre. Au dehors comme à l'intérieur de la Russie, on a prédit que cet afflux d'achat devra non seulement se continuer, mais s'accentuer encore énormément après la conclusion de la paix. C'est la nouvelle Russie, entrant dans une période de construction et de développement sans pareille, qui devrait attirer l'attention des exportateurs canadiens. Espérons qu'ils sauront s'outiller de manière à faire face à la demande russe et envoyer dans ce pays des agents qui sauront les représenter avantageusement sur un marché où il ne manquera sûrement pas de concurrents.

ODIEUX PROCEDES

(Echange)

Il n'est pas de moyen que les Boches n'emploient pour faire pression sur l'opinion en France, et il importe de dénoncer tous les stratagèmes odieux par lesquels ils tentent de nous démoraliser.

On nous assure qu'ils ont l'impudeur d'exploiter la touchante institution des "marraines," et qu'il y a des marraines boches qui essaient d'insinuer à nos soldats, sous les douceurs empoisonnées de leurs cadeaux, des pensées de découragement et de révolte. De ce côté, les Boches ont bien perdu leur temps et leur argent; nos braves du front ont eu vite fait de les dépister et de les remettre en place de leur plus belle plume.

Autre exploitation plus odieuse: celle de nos prisonniers. Connaissant facilement l'adresse de leurs parents ou de leur femme, les Boches font dire à ces parents ou à cette femme : "Votre fils ou votre mari est infiniment malheureux. Si vous voulez le revoir, hâtez sa libération par tous les moyens. Tâchez de mettre à la raison les fous furieux du chauvinisme. Vous savez bien que la guerre ne peut se terminer que par la défaite de la France."

Les Boches vont plus loin encore: ils "jouent" monstrueusement des morts. Par les annonces de nos journaux, ils se procurent l'adresse des familles qui sont à la recherche d'un disparu et leur envoient une lettre de ce genre: "Le soldat X..... est mort à l'ambulance de X.... après de longues souffrances.... Il parlait sans cesse de son père, de sa mère, de sa femme, et maudissait *la guerre où la France s'est engagée.* Son dernier mot a été : *Puisse cette guerre se terminer vite et puissé-je en être la dernière victime !"*

Tous ces impudents mensonges n'obtiennent pas l'effet de démoralisation qu'ils en attendent. Mais comment qualifier l'indignité de ceux qui osent recourir à de tels procédés !

La fabrication des bagues sur le front

Dans le *Sporting,* nous trouvons des détails sur la fabrication des menus objets, dont la matière première est fournie par les projectiles boches, qui amuse nos soldats et leur donne, paraît-il, de jolis profits.

D'abord ces deux-là, qui portent une pioche sur l'épaule, ce sont les rabatteurs. Ils vont fouiller les trous des marmites pour déterrer la fusée, généralement enfouie au fond de l'entonnoir. Ce sont eux qui fournissent l'usine de la matière première. Ici, vous voyez les dessertisseurs qui, à coups de marteau, font sauter les parties de métal destinées à être travaillées de la masse de la fusée. Ces morceaux informes sont mis dans un récipient très large et portés à la fonderie.

Entrons avec eux un grand feu; au milieu, le dit récipient où fond l'aluminium; fondu, le couleur s'en empare et le verse dans des moules préparés à l'avance, moules consistant en un tube de fer avec, dans son axe, un morceau de bois. Quand le métal est refroidi, avec un clou et un marteau le morceau de bois est chassé, et la couronne cylindrique ainsi obtenue tombe alors.

Nous passons avec elle à l'atelier de sciage. Le scieur, avec une scie faite d'un ressort de pendule dentelé à la lime, découpe le tuyau en rondelles, ce qui donne la bague brute. Le dégrossisseur enlève le métal superflu et le sculpteur-dessinateur, l'ouvrier d'art, fait le bijou tel que le demande le client.

Une dernière étape au polissage, et le bijou peut être livré. La maison sert ainsi, par l'application du travail en série, ses trois bagues finies à l'heure, alors que la bague faite au couteau demande trois jours.

Il y a le vendeur qui a fait le boniment, discute le prix, puis le goût du client, note son nom, et voilà des débrouillards qui se font 15 et 20 francs par jour ! N'est-ce pas merveilleux d'ingéniosité? Ce qu'il faut voir, c'est l'outillage : clés de boîtes à sardines, fourreaux de baïonnettes, limes et poinçons de provenance et de formes étranges, étaux faits de deux planchettes et d'une vis, fils de téléphone, etc., etc.

A TRAVERS LE PLAFOND

Le château de X....., bétonné, garni de sacs de terre, était un vrai guêpier de mitrailleuses. Nos soldats entreprirent de le faire sauter à la mine. Mais l'explosion n'y fit qu'une brèche. N'importe! il fallait à tout prix emporter la place, et on lança à l'assaut nos tirailleurs algériens.

Dans les tranchées qui entouraient le château, les Allemands stupéfiés par la violence de l'explosion se rendirent presque sans combats. De plus, la poussière soulevée par la mine gênait l'action des mitrailleurs ennemis. Cela permit aux nôtres de pénétrer sans trop de pertes dans le rez-de-chaussée de l'immeuble.

Mais, pour prendre pied dans les caves ou au premier étage, rien à faire. On essaya sans succès. Des renforts, il n'en fallait point attendre. La fumée était retombée et les mitrailleurs veillaient. On réussit assez rapidement à bloquer dans les caves les Allemands qui s'y trouvaient. Et, pour ceux du premier étage, on commença le combat comme on put. A tout hasard, on se mit à tirer des volées dans le plafond. Quelques hurlements, la réponse des balles que l'on tirait de là-haut en sens inverse aussi, montrèrent que la méthode avait du bon. Des plâtras tombèrent, des crevasses se créèrent, des trous apparurent....., le plafond s'effritait.

Soudain, le cri sauvage d'un tirailleur qui bondit. Deux pieds passaient par un des trous... Un Allemand se trouvait pris au piège. Le tirailleur l'agrippa, d'autres tirailleurs l'aidèrent, on tira. L'Allemand vint tout entier, assez endommagé pourtant, la peau du visage enlevée. Et voilà que cette fissure, ayant détruit le peu de solidité qui restait au plafond, troué de balles et d'éclats d'obus, celui-ci s'écroula dans une avalanche de plâtras, de mitrailleuses et d'hommes.

Bien que moins nombreux que les envahisseurs, malgré eux, nos soldats vinrent facilement à bout des Allemands abasourdis par la chute. Dès lors, les renforts purent affluer sans avoir à affronter l'obstacle des mitrailleuses. Grâce à eux, la cave fut vite nettoyée. Le château de X... était à nous.

L'un des bons moyens d'aider le journal, c'est d'encourager les fournisseurs qui lui donnent leurs annonces.

COLLEGE DE SAINT-BONIFACE



Le Collège de Saint-Boniface, agrégé à l'Université et séparé de Winnipeg par la Rivière Rouge seulement, est dirigé par les Pères de la Compagnie de Jésus. Il s'y donne quatre cours : Un Cours Universitaire (quatre années), préparant au grade de Bachelier-ès-arts de l'Université de Manitoba ; Un Cours de Grammaire (trois années), préparant au cours universitaire ; Un Cours Commercial (deux années), préparant au diplôme de comptable, et un Cours Préparatoire (deux années), pour ceux qui ne sont pas suffisamment préparés pour être admis aux autres cours.

Le cours de commerce se donne en anglais, mais les autres se poursuivent en anglais et en français dans des classes différentes.

Les élèves sont admis au Collège comme pensionnaires, demi-pensionnaires, internes et externes.

Pour autres renseignements, s'adresser au Rév. P. Recteur, Collège de Saint-Boniface, Saint-Boniface, Man.

PEGOUD

Pégoud était né en 1889, à Montferrat (Isère).

A dix-huit ans, il avait contracté un engagement de cinq ans dans la cavalerie. Il prit part à la campagne du Maroc de 1907-1908, où il servit successivement au 5e chasseurs, au 12e hussards et au 3e régiment d'infanterie coloniale. A l'issue de la campagne, il fut reçu à l'Ecole de Saumur, d'où il fut envoyé, son stage accompli, au camp de Satory. Là, il fit la connaissance d'un aviateur, le capitaine Carlier, qui l'initia aux beautés du nouveau sport; il y prit goût, et, son congé fini, il résolut de se vouer désormais à l'aviation.

En 1913, il entrait chez Blériot et obtenait bientôt son brevet de pilote. Peu après, il conquit la célébrité par des exploits que rappelle ainsi l'*Auto* :

"Les vols répétés qu'il fit déterminèrent chez cet homme, d'un tempérament observateur et maître de lui-même, l'idée d'éviter la chute : il arriva par déduction à cette conclusion, que l'appareil peut toujours se redresser s'il ne chavire pas.

"Pendant longtemps, il travailla cette idée avec Blériot; on fit établir un monoplan renforcé et on imagina une bretelle spéciale qui permettait au pilote, s'il se trouvait en position renversée, de ne pas quitter son siège.

"Avant de mettre à exécution son projet de boucler la boucle, Pégoud tenta une expérience des plus scabreuses. Le 19 août 1913, il prenait l'air à bord d'un monoplan et, arrivé à 300 mètres de hauteur, il abandonnait son appareil à la dérive, se laissant descendre jusqu'à terre au moyen d'un parachute.

"Pégoud, le 1er septembre, volait la tête en bas pour la première fois, devant un petit nombre de privilégiés, parmi lesquels le lieutenant Gilbert, actuellement prisonnier en Suisse; tous les spectateurs demeurèrent stupéfaits de la téméraire audace de cet homme.

"Le lendemain, devant un public choisi, à Buc, à l'aérodrome Blériot, il recommençait ses expériences et demeurait pendant 17 secondes la tête en bas.

"Le 21 septembre, Pégoud boucla la boucle à Buc."

Pendant les mois qui suivirent, Pégoud "boucla la boucle" devant d'innombrables spectateurs à la fois terrifiés et émerveillés : en France, en Angleterre, en Allemagne, en Autriche, en Russie, en Italie, en Roumanie. A plusieurs reprises, il "boucla la boucle" avec un passager. Un engagement magnifique lui était offert aux Etats-Unis et il allait partir pour l'Amérique quand la guerre fut déclarée.

Il mit son courage et son expérience d'aviateur au service de la patrie. Simple soldat au début des hostilités, il était le 9 octobre 1914, cité à l'ordre du jour, et bientôt il était nommé adjudant, puis, après une nouvelle action, il recevait la médaille militaire et était promu sous-lieutenant. Il accomplit d'admirables prouesses à Verdun, à Sainte-Menehould, à Vauquois, dans l'Artois, en Alsace. Le 11 juillet, il "descendait" son sixième aviatik. Ses élèves et ses émules se chargeront de venger sa mort.—*Echange.*

DANS LES PROFONDEURS DE LA RUSSIE

A propos de l'avance des Allemands en Russie, les critiques militaires rappellent la campagne de Napoléon en 1812 pour mettre en lumière cette constatation qu'une armée se détruit d'elle-même à mesure qu'elle s'enfonce dans les profondeurs immenses du pays russe.

Assurément, les conditions ne sont plus les mêmes pour l'envahisseur qu'en 1812, par suite de la multiplication et du perfectionnement des moyens de transport (il est vrai que les masses à transporter ont augmenté en proportion). Mais il n'en est pas moins intéressant de reproduire ces chiffres cités par le général Bonnal :

"Dans les derniers jours de juin 1812, au moment où la Grande-Armée franchissait la frontière prusso-russe, elle comprenait 400,000 combattants, 80,000 chevaux et 1,200 pièces de canon. En septembre, à Moscou, cette armée ne comptait plus que 100,000 hommes, quelques milliers de chevaux et 600 canons. Elle avait donc perdu, depuis le 24 juin jusqu'au 24 septembre, soit en trois mois de campagne, les deux tiers de son effectif. C'est donc une erreur de croire que le désastre de la Grande-Armée en 1812 est uniquement dû à la rigueur de l'hiver venant s'ajouter aux souffrances de la retraite, laquelle, à la vérité, s'est changée en une déroute sans nom au passage de la Bérézina (30 novembre).

"Lorsqu'ils repassèrent le Niémen, vers la mi-décembre, les débris de la Grande-Armée ne formaient plus qu'une horde de quelques milliers d'hommes, précédée sur le chemin du retour par la vieille garde, réduite à 1,500 hommes, mais marchant en bon ordre, sac au dos et en armes."

LA SITUATION DE CONSTANTINOPLE

LA CAPITALE TURQUE EST CERNEE PAR MER.

Londres.—Presque chaque jour nous entendons parler de la grande activité déployée par nos torpilleurs au sud de la mer Noire, dit l'*Invalide Russe*. L'attaque la plus importante a été dirigée contre les batteries turques de Chili. Cette ville se trouve sur les côtes d'Anatolie, à l'est de l'entrée du Bosphore; de ce point se détache une route allant à Scutari. Comme il y a là une baie assez commode, les Turcs y ont installé une batterie pour protéger les côtes et permettre aux navires d'amener la nuit des chargements de charbon provenant de Zangouldak et Eregli à Constantinople. Nos navires ont anéanti cette base intermédiaire avec les magasins de A. Bonard. Le fait a certainement du produire de l'impression à Constantinople, d'autant plus que l'un de nos aéroplanes, survolant Scutari et Constantinople, y a laissé tomber plusieurs bombes. L'immense incendie de Péra qui a éclaté à peu près à la même époque, a dû contribuer à la panique.

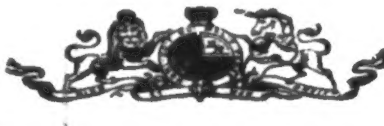
Au sud, Constantinople se trouve presque dans la situation d'une ville assiégée, car les sous-marins alliés manoeuvrent aussi bien au sud du Bosphore que dans les parages des villes situées à l'ouest où à l'est des rives de la mer de Marmara sans courir le moindre risque.

Si l'on considère qu'à Constantinople, sur la côte de Tophané, se trouvent l'arsenal et au bout du pont de la Corne d'Or, à Stamboul, la gare du chemin de fer qui longe la mer de Marmara jusqu'à Maurikioï et San Stéfano; que plus à l'est il existe une fabrique de canons et de munitions, à Demirkhan, on aura une idée des difficultés que créent aux Turcs les sous-marins en bombardant la voie ferrée ou le rivage. Ajoutons qu'en se présentant en Asie Mineure ils paralysent complètement les transports de troupes et les approvisionnements des armées turques qui combattent aux Dardanelles. Et détail à noter, les sous-marins se montrent et évoluent en surface, de sorte qu'à Constantinople on doit se demander ce que font les batteries de San Stéfano, de Mavri-Keui et Kadi-Keui, près de Haïdar-Pacha.

Tout n'est donc pas rose dans la capitale de la Turquie comme on veut bien nous le dire.

LES ARMENIENS

Rome, 21.—D'après la *Correspondenza*, le Pape a reçu Mgr Kojunian, archevêque catholique arménien de Colchide, et l'a chargé de préparer un rapport détaillé sur les persécutions auxquelles les populations arméniennes ont été soumises par les autorités turques.



Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout individu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter en personne à l'agence où à la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence, mais pas aux sous-agences, à certaines conditions, par le père, la mère, le fils, la fille, le frère ou la sœur du futur colon.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres sous certaines conditions; une maison habitable doit être construite sur le homestead à moins que la condition de résidence ne soit accomplie dans le voisinage.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura droit de préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de la date de l'entrée du homestead et 50 acres de culture en plus. La patente pour la préemption peut être obtenue en même temps que celle du homestead sous certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 de l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir un maison valant $300.

La quantité d'acres à cultiver peut être réduite en cas de terrains rocailleux, trop durs ou en broussailles. On pourra sous certaines conditions remplacer la culture par l'élevage des animaux.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N.B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Chez Nous et autour de Nous

Monsieur Alphonse Paquin est parti pour un voyage dans la province de Québec et les Etats de l'Est.

On nous prie d 'annoncer que tous les hommes qui s'enrôlent dans le 79ème bataillon d'outre-mer C.E.F. ont la permission d'aller travailler aux récoltes depuis le temps de leur enrôlement jusqu'au 17 octobre.

M. N. Jutras, compatable à la *West Canada Publishing Co.*, de Winnipeg, accompagné de ses deux sœurs, Mesdames Bélanger et Boileau, de Letellier, faisait cette semaine une courte visite chez M. Houle de notre ville. Ils sont repartis pour St-Isidore de Bellevue où ils visiteront M. et Mme A. Houle.—*Le Patriote de l'Ouest.*

Mardi le 28 septembre il y aura assemblée des membres de la succursale Saint-Boniface des Artisans Canadiens-français; la réunion aura lieu à l'Union Canadienne, à 8 heures du soir. A une réunion du comité, on a recommandé une serie de cartes, quicommencerait le deuxième mardi d'octobre.

A l'affiche du théâtre Walker, qui ouvrira sa saison d'automne, dans deux semaine : Marguerite Anglin; elle jouera "Beverly's Balance"; Marguerite Illington, dans le drame "The Lie"; "The Trail of the Lonesome Pine"; "Daddy Long Legs"; "Peg o' My Heart", etc., etc.

Le Dr Collin, qui s'était mis à la disposition des autorités militaires comme chirurgien, a reçu hier un télégramme du lieutenant-colonel Geo. Beauchamp, M.D., Université Laval, de Montréal, le priant de se tenir prêt à partir dans les vingt-quatre heures. M. Collin fera partie du corps de médecins, organisé par l'Université, qui ira prendre charge d'un hôpital en France, sous la direction du colonel Beauchamp.

Le mouvement du grain s'accentue. Les convois chargés de blé s'en vont dans l'est tous les jours.

Le *Alpine Hotel*, de Banff, a été endommagé par le feu dimanche dernier. Pertes, $50,000.

Le bureau de poste de Morris a été envahi dimanche par des voleurs, qui ont pris de l'argent, des timbres et une lettre enrégistrée. Ils se sont ensuite sauvés dans l'automobile du maire ! Le maire a été fort surpris le matin de trouver son garage ouvert.

Son Altesse Royale le duc de Connaught était à Régina lundi. Elle y a fait l'inspection de troupes nombreuses.

Une centaine de femmes de Winnipeg étudient en ce moment la mécanique dans le but d'aller remplacer en Angleterre une partie des hommes qui partent pour la guerre. Un bon nombre de ces femmes se font automobilistes.

L'honorable M. Cochrane, ministre des chemins de fer, est dans l'ouest. M. Cochrane doit aller inspecter le chemin de fer de Le Pas avant de retourner dans l'est.

Le gouvernement provincial n'a pas encore nommé de successeur à M. Robson, comme commissaire des Utilités Publiques. C'est une nommation assez difficile à faire.

Les Sœurs de l'Hôpital de Saint-Boniface désirent offrir leurs sincères remerciements aux Dames Patronnesses de l'hôpital pour le travail, couronné de succès, qu'elles se sont imposé pour la journée de la *Feuille d'Erable*, samedi dernier. Malgré la rareté de l'argent, les recettes ont été très convenables. Les autorités de l'hôpital désirent remercier d'une manière spéciale madame François Deniset, la présidente des Dames Patronnesses, à qui incombait la charge de rassembler les vendeuses et de leur distribuer l'ouvrage. Les jeunes vendeuses ont été alertes et zélées. Le public a aussi droit à une profonde gratitude puisqu'il n'a pas refusé l'aumône qu'on lui demandait pour les malades malgré la gêne générale.

On nous prie d'annoncer un *garden party* qui aura lieu à l'orphelinat Saint-Joseph samedi prochain, le 25 septembre, de 2 heures à 10 heures p.m. *Exposition de bébes, grande parade de soldats* dont l'âge varie de 3 à 12 ans, *concert gratuit*, par les orphelins à 4 heures et à 8 heures p.m.

Grande semaine de gala au théâtre *Orphéum* durant la semaine commençant le 26 septembre. Mlle Caroline White, prima donna de la Chicago Opera Company sera la haute carte; *mademoiselle White*, qui a créé des rôles fameux aux Etas-Unis; *Billy Wester*, superbe dans les chants de caractère; *décors magnifiques* pour danseurs, acrobates, chanteurs.

L'Association Conservatrice Canadienne francaise de Saint Boniface

Mercredi soir, les membres de l'Association Conservatrice Canadienne-française de Saint-Boniface ont fait l'élection de leurs officiers :

Patron : Sir Robert L. Borden.

Président Honoraire : L'Honorable Jos. Bernier.

Membres d'honneur : L'Honorable Sénateur LaRivière et M. J. A. F. Bleau.

Président Actif : M. J. A. Marion.

1er Vice Président : M. J. A. Beaupré.

2ème Vice Président : M. J. A. Cusson.

3ème Vice Président : M. Auguste VanHorenbecke.

Trésorier : ... Antoine Gauvin.

Secrétaire-Archiviste : M. J. B. Leclerc.

Exécutif : MM. T. Pelletier, Pierre Gosselin, Jules Grymonpré, Louis Marius, Irénée Benoit, Prospert Gevaert, S. J. Dussault, Dr N. A. Laurendeau, M. Sabourin, J. C. Marcoux, Albert Kéroack et Noël Bernier.

L'assemblée était fort nombreuse et elle a fait un effectif travail d'organisation.

Des discours ont été prononcés par l'Hon. Joseph Bernier, M. J. A. Marion, M. J. A. Beaupré, M. A. Potvin, M. Jules Grymonpré, etc.

* * *

Importante réunion de l'Exécutif ce soir à la salle de l'Union Nationale Française, rue Dumoulin.

Société St Jean-Baptiste

Le comité de régie s'est réuni pour commencer le travail d'organisation des fêtes d'anniversaires qui, comme on le sait, ont un double but patriotique, le groupement des Canadiens-français et tous ceux de langue franaçise de Winnipeg, ainsi que le soutien de l'école française du Sacré-Cœur. La date de ces fêtes a été fixée au 17 octobre prochain et le programme, dont quelques détails sont encore à arrêter définitivement, sera publié prochainement.

Les listes d'inscription et de souscription circulent toujours, mais, pour que personne ne puisse dire qu'on l'a oublié, ce qui serait involontairement, car l'on sait que: lorsqu'il s'agit de patriotisme, c'est faire vibrer la corde sensible de tous. Aussi, pour éviter tout froissement de ce genre, une liste sera laissée au presbytère pour s'y inscrire. L'on sait que les temps sont difficiles, pas de faux amour-propre, comme l'a dit en chaire dimanche dernier, le Révérend Père Portelance, avec une éloquence si touchante et si persuasive, en parlant de notre école, c'est le Cœur-Sacré de Jésus qui vous tend les mains pour le bien de nos chers enfants et il ne regarde pas à la somme donnée mais il tient seulement compte de la bonne action. Il demandait qu'on laisse aller à lui les petits enfants, vous, venez à eux, en soutenant leur école. Nous avons confiance en vous.

Communiqué.

UNE IDEE PRATIQUE ET PATRIOTIQUE

A sa séance de lundi dernier, le Conseil de notre Ville adoptait un projet de très grande utilité publique. Voici en quoi ce projet consiste. C'est de suggérer à la Convention des Municipalités du Manitoba, qui aura lieu cet automne, de négocier un arrangement relatif aux fonds de secours patriotiques. Le but de ce mouvement est de faire intervenir le Gouvernement Provincial, afin de pourvoir largement aux besoins de ceux qui sont supposés vivre à même ces fonds-là.

D'après l'intention des promoteurs, le Gouvernement du Manitoba devrait passer une loi qui règlerait le prélèvement d'une taxe spéciale sur chaque municipalité en particulier, laquelle taxe irait remplir la caisse des fonds de secours de la Province et en améliorer le fonctionnement.

Dans ce cas-là ce serait, bien entendu, les contribuables de chaque municipalité qui solderait cette dépense.

Le taux serait, fixé d'après évaluation des propriétés. Ainsi, tous, et chacun seraient forcés de payer leur écot certainement très raisonnable. Nous nous faisons fort d'approuver d'avance cette mesure. Rien de plus sage et de plus en rapport avec les conditions présentes de la vie.—*Norwood Press, colonne française.*

Naissance

A Ashern, Manitoba, le 21 du courant, Madame W. Whiteway, une fille.

SIR R. L. BORDEN EST ARRETE

LE ZELE D'UN CONSTABLE QUI NE CONNAISSAIT PAS LE PREMIER MINISTRE.

Ottawa. — Sir Robert Borden a été appréhendé par un constable au moment où il quittait son bureau dans l'édifice de l'est. Il dut être identifié par le Dr Reid, ministre des Douanes avant d'être relâché.

Le premier ministre a beaucoup ri de cet incident et a félicité le constable de sa fidélité aux ordres.

La montre de Montcalm

PAR ERNEST GAGNON

Le jeudi 13 septembre 1759, quelques officiers du camp de Beauport aperçurent, dès sept heures du matin, des soldats anglais aux uniformes écarlates sur les hauteurs de Mont-Plaisant et de cette partie du côteau Sainte-Geneviève où s'élève aujourd'hui le faubourg Saint-Jean. Montcalm, surpris de cette soudaine apparition, réunit en toute hâte les hommes dont il pouvait disposer, et les mit aussitôt en marche vers Québec.

Après quelques pourparlers avec Ramezay, pour organiser la défense de la ville du côté le plus immédiatement menacé, le général fit ranger ses troupes en dehors des murs, sur les terrains vacants connus sous le nom de Plaines d'Abraham. Arrivé au sommet des Buttes-à-Neveu, il s'aperçut que les Anglais commençaient à se fortifier en appuyant leur droite sur la petite colline occupée aujourd'hui par la prison. Il résolut alors de commencer immédiatement l'attaque, bien que ses hommes fussent fatigués par une marche rapide assez longue et que le meilleur de ses troupes ne fût pas rendu sur les lieux.

Blessé légèrement dès les premières décharges de l'ennemi, Montcalm parait avoir voulu rentrer dans la ville, probablement pour en faire sortir un détachement d'artillerie.

Il chevauchait sur la Grande-Allée, non loin de l'endroit où s'élève aujourd'hui le Palais Législatif, lorsqu'une balle l'atteignit dans les reins. Cette fois, il se sentit sérieusement frappé, et serait tombé de cheval sans le secours que lui portèrent immédiatement deux ou trois soldats qui se trouvaient près de lui. Ceux-ci le maintinrent en selle jusqu'à ce qu'il fût arrivé en face d'une maison assez spacieuse de la rue Saint-Louis où résidait le chirurgien Arnoux.

Le long de la route, des femmes, voyant le général ainsi soutenu par quelques hommes, et jugeant qu'il devait être mortellement blessé, éclatèrent en sanglots en s'écriant :

—"Oh ! mon Dieu, mon Dieu, le marquis est tué !" Montcalm, s'efforçant de sourire, leur dit, avec sa grâce ordinaire :

—"Ce n'est rien, mes bonnes amies ; ne vous affligez pas ainsi pour moi."

Il ne fallait pas songer à conduire le blessé jusqu'à sa résidence des remparts : mieux valait lui épargner les souffrances et les dangers du trajet. On résolut de s'arrêter chez M. Arnoux, où des soins immédiats pouvaient lui être donnés.

Un des militaires qui soutenaient le général le prit dans ses bras, et, avec des précautions infinies, le déposa sur un lit dressé à la hâte dans une vaste pièce du rez-de-chaussée de la maison du chirurgien. Ce militaire — un vigoureux jeune homme âgé de vingt-cinq ans — avait appartenu au régiment de Berry (alors dans la région du lac Champlain, sous le commandement de Bourlamaque) et faisait probablement partie de l'ordonnance comme attaché à la personne du général. Il était né à Saint-Louis de Versailles en 1732, et se nommait Jean Jamme dit Bellegarde.

On s'empressa autour du général, qui donna quelques ordres, puis s'entretint longuement avec un personnage ecclésiastique (peut-être Monseigneur de Pontbriand) accouru en toute hâte auprès de lui.

Montcalm refusa de prendre la responsabilité de décider quoi que ce fût relativement à la situation de l'armée, se contentant d'exprimer sa confiance dans l'habileté du chevalier de Lévis. Il voulut cependant dicter à son secrétaire une dépêche, qui fut envoyée à Townshend, et où se révélait sa sollicitude pour ses soldats, malades, blessés ou prisonniers.

Wolfe, le général anglais, avait été tué dès le commencement de l'action.

Montcalm mourut en slodat et en chrétien, après avoir reçu les derniers sacrements de l'Eglise avec la foi la plus vive. Arnoux (frère cadet ou neveu du chirurgien de ce nom, et chirurgien lui-même), ne cacha pas au général que la mort approchait rapidement. Le héros demanda alors qu'on le laissât seul avec son Dieu ; mais auparavant, il prit sa montre, pour lui désormais inutile, et, la tendant à Bellegarde, qui pleurait à ses côtés :

—"Je n'ai pas de parents ici mais tes soins pour moi ont été ceux d'un fils; prends cet objet qui m'était cher: il te rappellera que ton général a été content de toi jusqu'à son dernier soupir."

La fatale journée du 13 septembre 1759 achevait de s'écouler : la montre marquait près de minuit.

A cinq heures du matin, vendredi, le 14, tout était fini.

Le soir même du 14 septembre, à neuf heures, à la lueur des flambeaux, on déposa la dépouille du vainqueur de Carillon dans le caveau de la chapelle des Ursulines. "Les cloches restèrent muettes, le canon ne résonna point, et les clairons furent sans adieu pour le plus vaillant des soldats."

Jean Jamme dit Bellegarde ne fut pas renvoyé en France avec le régiment de Berry, dont il avait été détaché. Il se maria à Québec, le 23 octobre 1761, avec Marie-Françoise Garrigue, (ou Guéry, ou Quéry), veuve de Louis Dupuis, et devint le père d'une assez nombreuse postérité. Ses descendants, établis dans diverses parties du Canada et des Etats-Unis, ont conservé fidèlement les traditions qui se rattachent à sa personne. C'est ainsi qu'une dame âgée, (Madame Laflamme), petite-fille de Jamme dit Bellegarde, disait, il y a quelques années, que son grand-père était né dans la "paroisse" même du roi de France; que de la maison où avait vécu son aïeul on voyait le palais du roi. Or Bellegarde était né à Versailles, et l'on sait que de toutes les parties de cette ville on aperçoit le palais qu'habitèrent les derniers rois de l'ancien régime. Cette dame racontait aussi que son ancêtre portait toujours une montre d'un grand prix que Montcalm, sur son lit de mort, lui avait laissée en souvenir.

J'ai recueilli les mêmes traditions des lèvres de plusieurs personnes du comté de Bellechasse.

Le lecteur fera aisément la distinction entre ce qui est de vérité absolue et ce qui est de simple vraisemblance dans les lignes qui précèdent. Le fond de la légende de la montre de Mantcalm me paraît absolument authentique.

* * *

Parmi les hommes de notre société canadienne que la France contemporaine a voulu honorer d'une distinction spéciale se trouve un descendant de Jean Jamme dit Bellegarde. — Monseigneur J. C. K. Laflamme, protonotaire apostolique, professeur de science et ancien recteur de l'Université Laval, créé chevalier de la Légion d'Honneur à l'occasion de l'inauguration du monument Champlain, à Québec, le 21 septembre 1898, sur la recommandation du consul général de France au Canada. En choisissant Mgr Laflamme, parmi les membres d'un comité nombreux, pour être un de ceux qui devaient recevoir le titre honorifique du gouvernement de son pays, Monsieur Kleczkowski a été bien inspiré à plus d'un point de vue ; on pourrait ajouter qu'il semble avoir été guidé par une sorte d'instinct patriotique en attachant la croix d'honneur sur la poitrine de l'un des descendants du fidèle soldat de la vieille France que Montcalm expirant "décora" lui-même d'une façon si touchante.

Et maintenant, qu'est devenue la montre de Montcalm ? Je cède la parole à qui pourra le dire.

ERNEST GAGNON.

("Choses d'autrefois.")

Protection des industries

(La Patrie)

Industrial Canada, l'organe de l'Association des Manufacturiers canadiens, dit que les événements actuels prouvent, au point de vue militaire comme au point de vue économique, la sagesse et la prévoyance de ceux qui ont formulé la politique nationale de protection des industries. "En temps de guerre, dit-il, nos manufactures protègent notre population et notre propriété comme en temps de paix elles contribuent à la prospérité nationale. Si la doctrine du libre échange avait prévalu, le Canada serait devenu industriellement une dépendance des Etats-Unis, et les commandes de matériel le guerre ne seraient pas actuellement distribuées à Montréal, à Toronto, à Hamilton, à Winnipeg et dans nombre d'autres villes canadiennes, mais seraient exécutés dans les usines de Chicago, de Buffalo et de Philadelphie. La protection n'a pas seulement permis à nos industries de subsister et de se développer, mais elle nous permet maintenant de forger dans notre pays les armes qui nous sont nécessaires pour nous défendre contre nos ennemis."

. . . .

A l'heure actuelle, grâce à la reprise de l'activité industrielle, les affaires vont déjà mieux qu'avant la guerre, et elles vont chaque jour s'améliorant.

Dans cette opération si difficile de relèvement, nos manufacturiers ont du reste été secondés par le public, qui les a, mieux que jamais auparavant, encouragés et soutenus. La patriotique campagne faite l'année dernière pour habituer le consommateur canadien à préférer, à prix égal pour des valeurs égales, l'article de fabrication domestique à l'article importé, a donné tous les bons résultats que nous en attendions. En accordant cette préférence à nos industriels sur le marché domestique, nous aidons à faire fructifier la politique de protection, nous fortifiions nos industries et nous assurons du travail à la multitude de nos concitoyens engagés dans les innombrables occupations manufacturières.

Nous avons donc les meilleures raisons pour persévérer dans cette nouvelle ligne de conduite.

A prix égal pour qualité égale, faisons-nous une règle invariable d'acheter toujours de préférence le produit "fabriqué au Canada."

L'EXPLORATEUR STEFANSSON

Ottawa, 17. — Stefansson est sauf. Le message suivant a été reçu ce matin par le département de la Marine:

"Ile Baillie, 31 août, par Nome, (Alaska), 16 sept.—"Vu des délais inévitables qui menaçaient d'augmenter considérablement les dépenses d'affrétement du "Polar Bear" je l'ai acheté et je l'ai nolisé à des conditions semblables à celles du "Karluk". J'ai engagé Hoff, mécanicien du steamer "Ruby" pour remplacer Blue, de l'Alaska. J'ai engagé aussi cinq autres hommes avec leurs équipenients complets pour un an et le "Polar Bear" pour deux ans. J'ai l'intention de continuer l'exploration au nord jusqu'à 145 degrés ouest et 82 nord, si je peux tenir la bonne direction.

STEFANSSON."

LE PREMIER MESSAGE

Seattle, Wash., 17.—La nouvelle qu'un message direct de l'expédition Stefansson au gouvernement d'Ottawa a passé par Nome (Alaska) a été accueillie ici avec joie. C'est le premier message direct des explorateurs depuis un an et demi, alors qu'ils envoyèrent des dépêches, le 17 avril 1914, du camp Separation, sur la côte nord de l'Alaska. A ce moment-là, le jeune explorateur se proposait d'atteindre la terre de Banks, en se laissant porter par les glaces flottantes, mais le fort courant de la rivière Mackenzie était défavorable et poussait la glace beaucoup trop vers l'ouest.

LE CLERGE PENDANT LA GUERRE

LES PRÊTRES SOLDATS

Le *Journal des Débats* écrivait récemment :

Les prêtres soldats ont été les amis de leurs camarades. Dès le premier jour, toute prévention contre eux a disparu, toutes les méfiances anticléricales se sont dissipées. En voici une preuve entre cent autres ; rien ne vaut ces preuves anecdotiques, les meilleures de toutes, parce qu'elles sont les plus vivantes et dispensent des longues phrases. Un jeune curé arrive sur le front. Il est d'abord l'objet de quelques plaisanteries un peu grosses et de quolibets d'ailleurs faciles : il y a des loustics partout. Il ne s'émeut pas. Un des malins de l'escouade le traite sans façon de "tonsuré". On se bat le lendemain, et ce tonsuré se bat très bien, aussi bien que les autres, peut-être mieux que quelques-uns de ceux qui l'avaient "blagué". On revient à la tranchée. Le loustic, l'air penaud et repentant, s'approche du prêtre.

—Monsieur le Curé, lui dit-il, excusez-moi: je me suis conduit avec vous comme un grossier personnage; je vous demande pardon.

—Mon vieux, lui dit le curé bon enfant, tu ne sais pas ce que tu dis et moi je ne sais plus ce que tu m'as dit. Il n'y a plus de tonsurés ici, il n'y a plus que des poilus. On est tous de la même paroisse.

Tous de la même paroisse? Ne trouvez-vous pas que le mot est joli et profond ! Il mériterait de faire le tour des chambres — et même de la Chambre.

LES JESUITES A L'ARMEE

615 Jésuites font partie de l'armée.

109 sont actuellement *hors de combat* : 47 morts, 18 prisonniers, 7 disparus, 37 blessés ou malades en traitement.

281 *sont au front* : 57 aumôniers. 20 infirmiers-aumôniers, 78 infirmiers, 126 combattants et services de l'intendance.

203 *sont à l'arrière* : 102 dans les hôpitaux, 101 dans les services de l'arrière ou les dépôts (plusieurs à Tien-Tsin et à Tananarive.)

22 *réformés ou libérés*, plusieurs pour blessures graves.

61 ont reçu *des distinctions* : 6 ont été nommés chevaliers de la Légion d'honneur, 5 ont reçu la médaille militaire, 1 a reçu la croix de Saint-Georges (russe), 1 a reçu la médaille des épidémies, 48 ont été cités à l'ordre du jour (croix de guerre).

LE RUDE EXIL DES PATRIOTES

Ne sont-elles pas touchantes les plaintes des troupes françaises qui gémissent d'être actuellement retenues au Maroc et qui brûlent d'aller se mesurer dans les Flandres et à la frontière de leur pays contre les envahiesseurs teutons ?

Un sous-officier, exilé là-bas, écrit :

Un mauvais destin nous tient éloignés des champs européens de bataille et de gloire. Nous avons la douleur de l'exil et du sacrifice obscur. Nous sommes les parias que la Renommée ne caressera jamais de son aile. Nous avons vu, depuis la guerre, nos effectifs diminuer par de fréquents envois de renforts vers la métropole. Et nous restons, aujourd'hui, une poignée à peine, qui combattons désespérément pour le maintien de la plus Grande France.

Ne serait-il pas juste que, de temps en temps, une lettre s'envolant de la patrie lointaine vint déposer un baiser maternel sur les fronts brûlants de fièvre des exilés, qui connaitront les joies amères du sacrifice, mais ne goûteront jamais à l'ivresse de la gloire ?

L'éloquence, a dit Lacordaire, est le son que rend une âme passionnée. Le regret exprimé par ce patriote français en exil au Maroc n'est-il pas profondément éloquent?

BELLE INITIATIVE DE L'ACADEMIE

L'Académie française s'est honorée en réservant tous ses prix de l'année 1915 aux écrivains morts pour la patrie. Tout en faisant cette belle et bonne action, "l'Académie s'est conformée, dit M. Frédéric Masson, dans *l'Echo de Paris*, à l'esprit et à la lettre des donations." Dans chacun des genres littéraires désignés par la volonté des testateurs, histoire, poésie, fictions en prose, traduction, œuvres de critique et d'érudition, elle a trouvé de nombreux ouvrages à récompenser. "Jamais on n'eût pu penser, ajoute M. Masson, que tant de talents divers étaient en train de s'épanouir et de donner dans chacun des genres par qui s'immortalise la littérature française des fleurs si nobles et si éclatantes." C'est donc une double moisson de lauriers que va faire la famille de chacun de ces braves.

HUMOUR LIEGEOIS

Un brave curé des environs de Liége, bien connu pour sa façon d'appliquer adroitement des citations postoliques aux moindres circonstances de la vie courante, héberge des Allemands qui ont été avertis de l'inoffensive manie du pasteur.

Tandis qu'ils causent avec lui, un jeune cochon, joli comme un amour, et que le curé choie comme un bon chien, entre dans la pièce où tous se trouvent.

—Allez, Monsieur le curé, dides quelque jose sur cette bedide animal.

Alors le curé d'un ton d'apôtre : "Et il est venu parmi ses frères, et ses frères ne l'ont pas reconnu..." (St-Luc, verset 12.)—*Le Courrier de l'Armée belge.*)

L'HEROISME GAI

La gaieté ne tarit pas chez les soldats français, même les plus malheureux. En voici un exemple :

A l'ambulance, l'inspecteur du service de santé vient féliciter un "Poilu" de son courage après une opération qui l'a privée d'un pied.

—Merci, mon général, dit-il, en faisant le salut militaire. J'ai encore un pied au service du pays. Je peux le perdre aussi...

—Comment cela ?

—Oui, ça m'est égal. Je suis professeur de piano et mes mains me suffisent...

LES BELGES PROTESTENT

Le Havre, 19. — Le gouvernement belge a adressé une protestation aux nations neutres au sujet de l'action des Allemands qui détruisent des chemins de fer belges pour transporter le matériel en Pologne, en violation de l'article 4 de la Convention de La Haye, qui stipule qu'il est défendu de ruiner systématiquement un pays occupé militairement. Cette destruction des chemins de fer en Belgique, dit la note, nuit à la transaction des affaires par la population belge.